

gner, avec le respect des lois, la religion, la justice, l'aisance et la sécurité ? Je demande où est la vraie civilisation, chez ceux qui conservent et défendent au prix de leur vie ce patrimoine sacré, ou chez ceux qui viennent le leur enlever brutalement ? la civilisation est aussi dans l'observation des lois de la guerre, même quand cette guerre est injuste. Or, au témoignage du monde entier et même de nos ennemis, nous, barbares d'Afrique, nous les avons observées, ces lois, mieux que les Européens civilisés. On nous a même fait reproche de pousser trop loin la loyauté et l'humanité. Que vient on donc nous parler de civilisation ?

Non, auguste reine, ce n'est pas cela. Le peuple anglais et sa souveraine ont été étrangement abusés. On leur a fait croire qu'il s'agissait de réparer de prétendus injustices, de répandre au loin les bienfaits de la société moderne, lorsqu'au fond il n'était question que de satisfaire les appétits effrénés de capitalistes sans entrailles. Et l'Angleterre, qu'on disait noble, n'a pas craint d'égorger un peuple pour avoir son or.

Cependant je ne perds pas toute espérance. Ce que Votre Majesté m'a dit de l'activité du général Dewet me laisse voir que les hostilités ne sont pas si près de toucher à leur fin. Sa tactique me paraît ressembler fort à celle que nous avons toujours suivie. Cette guerre de *guérillas* comme vous l'appellez, fut de tout temps notre guerre à nous. C'est celle qui nous a fait triompher des tribus indigènes, en maintes circonstances des armées de la Grande-Bretagne, et qui, si le peuple boer n'a pas mérité la colère de Dieu, lui donnera encore, j'en ai la ferme confiance, finalement la victoire. Il n'a pas le nombre et ses ennemis sont innombrables, mais le nombre n'est rien pour le Dieu qui fit triompher Gédéon des Madianites, Samson des Philistins et Saül des Amalécites. David aussi étendit Goliath à ses pieds. De nouveau le pasteur renversera le géant. Car, est-il écrit, *Dieu sauvera le peuple qui est humble, et humiliera les yeux des superbes*. Je sais une chose, c'est que mes braves burghers, comme autrefois les enfants d'Israël, mourront jusqu'au dernier plutôt que de subir le joug étranger, et que Dieu n'abandonne pas le peuple, si petit soit-il, qui veut mourir pour ses foyers et ses autels.

LA REINE.—Vous vous faites illusion, général. Les Boers ont bien perdu de leur constance. Le plus grand nombre, fatigués de la lutte et maudissant le sort qui leur était fait par quelques chefs fanatiques, se sont rendus à nos généraux. Dès longtemps on n'entend plus parler de votre successeur, le généralissime Botha, qui bientôt, on l'assure, comme le fameux Cronje, va capituler avec toute son armée. Votre président Krüger lui-même a fui, et parcourt maintenant l'Europe, implorant sa pitié et recueillant des fleurs. Réponse ironique et éloquentes qui fait voir de quel côté est la justice et pour quelle cause perdue combat le reste de vos troupes encore

en armes, misérables bandes que les armées de mon fils auront tout à l'heure enveloppées dans leurs filets.

LE GÉNÉRAL.—Je n'ai jamais attendu aucun secours efficace de l'Europe. Il n'y a plus là qu'égoïsme et lâcheté. Mais l'on ne doit pas conclure de l'indifférence des gouvernements que notre cause est désespérée, encore moins qu'elle soit injuste. Dès le commencement nous n'avons compté que sur nous-mêmes. Nous avons prévu tout ce qui est arrivé ; que la guerre serait très longue, qu'elle ne se poursuivrait pas sans alternatives de succès et de revers, que nous pourrions même être écrasés momentanément, que notre pays serait couvert de ruines, nos enfants et nos femmes entraînés en captivité. Mais, mettant la liberté au-dessus de tout et tenant un juste compte de l'héroïsme des nôtres, forts surtout de la protection d'en haut et de l'appui moral de tous les peuples, nous avons passé le Rubicon. Nous savions aussi que les apparences seraient contre nous, que, n'étant pas maîtres des lignes télégraphiques, nous pourrions très difficilement faire entendre nos réclamations, que la situation militaire serait souvent faussée, que nos victoires seraient changées en défaites, que le monde n'apprendrait guère que les éclatants faits d'armes des Anglais. Il en a été ainsi de mon vivant ; il n'y a pas de raison pour qu'il n'en soit plus de même. Et c'est ce qui me rassure sur l'état actuel des choses en Afrique. Si j'osais, très illustre reine, je déclarerais sans feinte à Votre Majesté que je ne puis m'empêcher d'ajouter peu de foi à ce découragement de nos chefs et à cette reddition en masse de nos hommes. Quant aux filets, je regrette de le dire, les soldats de Votre Majesté ont démontré amplement qu'ils étaient beaucoup plus aptes à s'y laisser prendre qu'à y capter leurs ennemis.

Mais, noble reine, n'est-il pas vrai que cette guerre affreuse vous a péniblement affectée, et ne puis-je penser, dans l'intérêt de votre gloire, que vous vous y êtes opposée ?

LA REINE.—Certes, j'ai gémi sur l'effusion du sang et sur le deuil des familles. Mais l'intérêt supérieur de l'Angleterre et de l'humanité ne m'ont pas permis de désapprouver la conduite de mes ministres. Sans compter que nous fûmes provoqués par les événements, il est visiblement dans les destinées du peuple anglais d'étendre son empire jusqu'aux bornes du monde et de frayer la voie au progrès et à la connaissance du vrai Dieu. La pensée de cette mission providentielle a toujours dissipé mes chagrins et mes doutes, et, loin que la guerre ait abrégé mes jours, comme on a pu le croire, j'ai conservé jusqu'à la fin la plus grande sérénité.

LE GÉNÉRAL.—Et cependant l'histoire dira que le règne de la grande Victoria s'est clos, qu'elle l'ait voulu ou non, dans le sang et le brigandage. Qu'il eût été plus glorieux pour elle de descendre du trône à l'annonce de cette entreprise funeste, pour ne pas terminer la fin d'un règne si long et si ma-

gnifique ! Car si c'est du prosélytisme que fait l'Angleterre, il ressemble beaucoup plus à celui de Mahomet qu'à celui de Jésus-Christ. Et s'il est permis de porter la foi aux peuplades infidèles, c'est un crime abominable de colorer de zèle évangélique le vol d'un pays et la ruine d'une nation civilisée. Il est une justice sur la terre comme au ciel, et les nations la ressentent. C'est cette justice en qui j'espère le salut de mes frères et le châtiement de l'impie. *Quoniam justus Dominus et justitias dilexit.*

ABNER.

LA SAINT-THOMAS D'AQUIN

Séance du 7 mars 1901

Les morts vont vite dans l'oubli des vivants. Le proverbe n'est que trop vrai, hélas ! Il est bon d'en reculer l'accomplissement aussi loin que possible. Aussi, voyons-nous, tous les jours, l'ami, le frère incliner une dernière fois leurs sanglots vers le front refroidi d'où les larmes et la vie sont pour jamais absentes... comme en un suprême défi de l'amour à la mort implacable. C'est là, bien au fond, dans le cœur, que l'on veut retenir les dernières leçons d'une bouche qui ne parle plus, le dernier rayon qu'à travers ses larmes on a cru voir reluire sous des paupières éteintes. La mémoire du cœur n'est-elle pas la moins exposée aux aplanissements de l'oubli ?

Un instant, le monde s'arrête au seuil d'une tombe : le XIX^e siècle n'est plus ; et la mémoire du "grand mort" remplit nos pensées et... nos cœurs. La pensée, passe ; mais le cœur ? Le souvenir d'un siècle, discutable à tant d'égards, peut-il aller jusqu'au sentiment ? L'admirer, l'aimer, n'est-ce pas s'engager sur un terrain où l'on risque de se trouver en non moins discutable compagnie ? Disons le tout de suite : un siècle n'étant point un défunt banal, et sa physiologie se compliquant de choses aussi disparates, d'événements hétérogènes, mérite mieux que des appréciations préconçues. Ne pouvant les lui accorder en entier, il est tout juste que chacun lui raisonne sa haine et son admiration.

Vrais fils de l'Église, les membres de la société Saint-Thomas ont voulu s'assurer si les catholiques devaient vraiment effacer la mémoire du XIX^e siècle de leur cœur. La main dans celle de leur mère, ils ont levé le suaire du